

David Allais

Balade africaine et autres textes

Balade africaine

Parfois, la nuit, je me rends au bord de la Méditerranée et je tire l’Afrique jusqu’à moi. Je traverse la grande île et le désert que les Arabes appellent désert. Je suis le fil de l’eau, je descends jusqu’à Gao. Le Djoliba se dresse face à moi, majestueux et fatigué. Je prends son cours à rebours. Je m’attarde sur le chemin des empires – Tombouctou, Mopti, Ségou –, là où le delta forme une selle halieutique sur la dorsale du lépidoptère asymétrique. Cavalier de saison sèche, éternel boit-sans-soif, j’avale le fleuve jusqu’à sa source. La Haute-Guinée, ancienne courtisane du temps où ses voisins étaient puissants, me jette un œil mauvais. Je recrache, goguenard, le Niger éternel. La Sierra me tend ses bras, ses doigts, ses diamants, ses amants, ses tourments. Effrayé par la belle, je me jette dans l’océan et nage éperdument vers un nez lusophone qui hume, de loin, la nuque odorante de l’Afrique.

Yakoana

Entre l’*épistémè* et la *mètis*, se glisse l’exploration des mondes invisibles ou lointains. Bâti sa maison, la suspendre dans la poitrine du ciel. Penser droit. Le chaman yanomami cartographie le cosmos ; les routes qu’il demande s’éteignent avec lui. La recherche est une fin en soi. Maintenir le firmament, empêcher qu’il s’écrase. Penser loin. Les temps mythiques ne se conjuguent qu’au présent : ils continuent à se dérouler immuablement. Le chemin sera toujours le chemin. Mais les pas qui t’emmènent, ce sont les tiens...

Félix

Il naviguait entre la Plata et la Chine, remontant le cours inattendu de l’argent des Indes. Un bris de cœur l’avait emmené aux confins des sciences sociales, dans un entrebâillement que seuls les possédés choisissaient d’emprunter. Les lumières industrielles de la Boca en friche souriaient au passeur qui offrait à la lune un frisson de minuit. La ville incessante ouvrait son quadrillage aux repas des marcheurs et ce cadre logique avait la précision métrique d’un alexandrin de salon. La danse incroyable des rythmes de l’Afrique contrastait avec le froid vif de cette nuit d’août où le chercheur sans quête souriait à la vie avec l’arrogance si particulière des danseurs de tango. Il savait que, bientôt, l’encre venue de l’est coulerait à flot bleu et que pas une digue, si académique fut-elle, ne saurait la retenir.

La roselière

Il s'agissait de conserver la nature avec une multinationale de l'eau. Les légumes grillés, couchés sur un lit de salade et nappés de pesto, étaient parfaits. La roselière de Panjin montait la garde face au désert de Gobi. Le Jedi inventait les ODD et le monde s'annonçait durable, du moins jusqu'à son achèvement. Dans ce subtil dessein d'une décroissance verte, les forestiers du paysage faisaient figure de templiers. L'Iran avait depuis longtemps irradié la planète de sa théologie totalisante et les ayatollahs avaient essaimé de combat en combat, conservant cette haine tenace de la contradiction. « *En vert et contre tout !* », criaient-ils à l'envie de conférences internationales en rencontres au sommet. Les approches transversales qui, centristes, partaient du milieu, peinaient à se faire entendre dans cette société médiatique où, faute de grands hommes, il y avait des 4 par 3 dans le métro. Un vaste détournement de fonds était à l'œuvre qui consistait à échanger l'argent des pauvres contre des gaz à effet de serre, bien plus rentables sur les marchés mondiaux. Dans ces conditions, était-ce bien raisonnable d'encourager le paysan malien à construire un improbable rempart végétal en plein cœur du Sahel ? Les camarades du Vietnam en doutaient de plus en plus, quelle que soit la jouissance qu'ils tiraient de chaque pied de nez à leurs voisins chinois. Quant aux camarades de Montreuil, la grande muraille verte, ils se l'étaient prise en pleine poire.

Un coin du voile

Alger, tu t'en doutes, était une étape sur le chemin du temps. La chronologie singulière de notre relation remontait la rue Montorgueil au profit des cafetiers, restaurateurs et autres vendeurs de nectar pour les langues que le boucher du verbe – ce malin capricieux – avait ficelées comme le rôti d'un dimanche en famille. Nous dévalions la *casbah* au rythme des clichés de Depardon, pris dans les mouvements de foule et les combats d'une indépendance qui restait à saisir. L'air se faisait soudain plus lourd et pâteuse la belle déliée qui payait toujours cher le prix de ses élans dispersés. *Les Bêtes du sud sauvage* défiaient l'inondation et les eaux maltées qui sourdaient de nos corps suivaient les interstices de quelques pavés oubliés là par une révolution inachevée. Dans l'aube atrabilaire d'un refus encore vif, pointait Alger la blanche.

Transhumance

L'épicier en toge blanche s'était incliné devant la djellaba. Il avait fermé la porte, tendu la clef. Son teint rougeaud cachait son amertume et la transaction rendait improbable son habituelle litanie sur la fin des valeurs. A quelques mètres de là, le four à pain tournait encore. La fournée du soir était chaude, la mie faisait le bonheur des gosses et les miettes sautaient négligemment de la table. Quand le four a cassé, il ne s'est trouvé personne pour venir le soigner. Les vieux boulangers ont fermé la porte sur une époque, laissant à la librairie sans âge le soin d'alimenter la flamme. Mais qui voudrait d'un livre et que faire d'un journal ? Il n'y eut bientôt plus que les gardes de nuit des marchands d'épices pour maintenir un semblant de vie dans le quartier. Et puis le Portugal décida de s'y mettre. Les pastels ont remplacé les croissants ; les toges blanches, propres ou tâchées de sang, ne fréquentent plus que les beaux quartiers et la diversité du monde reprend le cours de la vie là où il s'était arrêté.

Impasse Joséphine

Impasse Joséphine, on pratiquait un évangélisme synchrétique mâtiné de candomblé. Entre deux exorcismes, le pasteur en appelait à Exu, esprit messager qui ouvrait le bal des Orishas. Les squatteurs entraient dans la transe et la veille dame en profitait pour nouer de précieuses relations en vue de son passage prochain dans l'au-delà. A l'expiration du viager, les divinités yorubas décidèrent de rester : ils en avaient assez d'être trimballés, de reliquaire en reliquaire, d'Afrique aux Amériques. Au quai des Orfèvres, une voisine acariâtre tenait à porter plainte contre un suicidé qui, non content d'avoir tué sa femme, revenait régulièrement déplacer des meubles dans son ancienne demeure. La maison des Yorubas avaient finalement été reprise par un jeune couple au karma fort douteux et au prunier envahissant. Un peu plus loin, deux rats éventrés avaient été disposés sur un paillason en signe de protestation. Boulevard de l'Hôpital, le bienfaiteur Pinel regardait passer les aliénés avec le sentiment du devoir accompli. Son traitement moral des malades préfigurait déjà, dans la France révolutionnaire, les psychothérapies modernes. Mais avait-il envisagé la misère de l'oubli et les solitudes du temps qui passe ? Les siècles égyptiens, qui s'y connaissaient en médecine, balayaient ces questions d'un revers de la main. Dans l'impasse, le miracle de la vie venait de nouveau d'avoir lieu. Au dessus du berceau, le lare du foyer montait jalousement la garde.

David Allais, né en 1977, est maire adjoint de Gentilly, militant associatif engagé dans plusieurs projets de solidarité en France et à l'étranger et ancien journaliste. Il a vécu à Beyrouth, a parcouru l'Amérique du Sud, les Balkans et une partie de l'Afrique de l'Ouest. À paraître: *Sur les chemins d'Ulysse*, poèmes (Riveneuve, 2015).